

# **COMME UN BOOMERANG**

Du même auteur :

Lola (conte pour enfants)

La braise et la cendre

Tapis rouge pour l'enfer

Clair-Obscur

Le point de non-retour

Les larmes d'émeraude

Message Alpha

Lumière noire

Monique DAHAN

**COMME UN  
BOOMERANG**





Sertie dans une anse du cap Ferrat, à l'abri du vent, la somptueuse villa pousse sa terrasse jusqu'à l'eau claire de la baie des Fourmis. De hauts cyprès, serrés et touffus, ceignent son parc silencieux et parfumé des senteurs méditerranéennes. Quelques marches flanquées de balustres blancs conduisent à un ponton au bout duquel attend sagement un élégant hors bord dont la coque brillante et les chromes scintillent sous le soleil.

Le docteur Pierre Beaulieu interrompt son petit déjeuner pour répondre à l'appel de son téléphone portable.

- Oui ! Bonjour Marc ... oui, j'avais pratiquement terminé ... Une urgence ..? J'arrive immédiatement, fais préparer le bloc et demande au chauffeur de m'attendre au port.

Son regard se pose sur Alice dont le visage s'est renfrogné.

- Tu as épousé un médecin ma chérie ! lance-t-il en souriant, dans un geste d'impuissance

Puis, se penchant sur elle, il l'embrasse tendrement.

- Je t'accompagne jusqu'au bateau ! reprend-elle d'un ton encore boudeur ; mais promets-moi de revenir le plus tôt possible !

Se tenant l'un et l'autre par la taille, ils franchissent ainsi la distance qui les sépare de la mer. Après un dernier baiser, Pierre saute dans son bateau, prend place sur le cuir cossu des sièges et s'éloigne dans une gerbe d'écume blanche en direction de Monaco. Parvenu à la marina de Fontvieille où il confie l'amarrage du canot à Dédé, un retraité qui occupe ses journées à rendre de petits services sur le port, il s'engouffre dans la voiture qui va le conduire à la « *Soleillade* »

Ce complexe ambitieux est son grand œuvre et celui de son associé Marc Munoz ; il fut aussi un angoissant pari qu'ils finirent par gagner après un historique convulsif et épuisant. Ils durent, pendant des mois, trouver la force de résister à la pression des banquiers, eux-mêmes effrayés par la lourdeur de leur endettement, gérer avec calme et intelligence l'incompréhension, voire l'incompétence, de certaines entreprises engagées dans la construction des immeubles, supporter les tracasseries administratives ... Mais à présent, ils sont sereins : ils ont su s'entourer d'une équipe réunissant les meilleurs spécialistes des disciplines proposées et, en dix ans d'exercice irréprochable, l'excellente réputation que leur établissement a gagnée attire une clientèle française, monégasque et italienne qui assure leur prospérité ; quelques célébrités internationales font même appel au talent de neurochirurgien de Pierre, tandis que Marc, nutritionniste renommé, prend en charge l'inconfort pondéral de ses patients.

Pierre et Marc, c'est l'histoire d'une vraie amitié. Le hasard les avait assis côte à côte sur les bancs du lycée Ampère de Lyon à leur entrée en sixième en 1966. Pierre, déjà extraverti, grand et fort pour son âge, avait tout d'abord ignoré ce garçonnet plutôt fluet et timide, visiblement décontenancé par sa nouvelle vie de pensionnaire, et qui pleurait la nuit quand il lui arrivait de souiller son lit. Pierre n'était pas le seul à l'entendre renifler, et le gamin ne tarda pas à être affublé du sobriquet de « pisseuse », qui accentuait son attitude renfermée et craintive. Mais Marc était un brillant élève qu'on qualifierait aujourd'hui de surdoué ; son évidente supériorité intellectuelle avivait les jalousies et il était constamment l'objet des diverses manifestations de la bêtise ambiante. Un jour, pourtant, les petites niches habituelles, tant en cours que dans le dortoir, ne furent plus assez amusantes. On décida de lui flanquer une grosse trouille : cinq ou six gamins s'embusquèrent derrière la porte des toilettes et se ruèrent sur Marc en criant dès qu'il y entra. Surpris et terrifié, le petit garçon se recroquevilla et se mit à pleurer. C'est là que l'un des agresseurs lui décocha un coup de pied en même temps qu'une insulte. Bientôt un autre l'imita, et un autre encore. C'est ce triste spectacle que Pierre découvrit en entrant ; il ressentit au plus profond de lui-même la détresse de l'innocente victime, muette sous les coups, attendant la fin de son martyr. Une violente colère monta en lui contre ceux, à peine plus jeunes que lui, qui découvraient l'ivresse de la violence. Par les cheveux, par les vêtements, comme il le put, il les éloigna l'un après l'autre, montrant aux plus acharnés son poing fermé. Puis, dans la stupeur glacée de la troupe, il releva Marc, passa son bras sur ses frêles épaules et dit d'un ton ferme :

- Je vous préviens, le premier d'entre vous qui osera s'en prendre à Marc, aura désormais affaire à moi ! Je ne le répèterai pas ... Passez le message aux autres !

Puis il sortit, tenant toujours son nouveau protégé par les épaules, sous le regard médusé de la bande.

A compter de ce jour, on ne les vit plus jamais l'un sans l'autre ; tous deux enfants uniques, ils se reconnurent pour frères. Pierre découvrit le goût d'apprendre, et Marc les joies du sport et du dépassement de soi. Quelques années plus tard, ils étaient devenus deux beaux adolescents possédant un esprit sain dans un corps sain. « *Que peut-on demander de plus aux dieux, écrivait Juvénal, que la santé de l'âme et la santé du corps ?* » Eux, espéraient beaucoup plus d'eux-mêmes. Ambitieux et volontaires, passionnés par les sciences, ils s'étaient promis d'étudier la médecine pour mettre leur savoir au service de ceux qui souffrent et, peut-être, enrichir la matière du résultat de leurs recherches.

A la faculté, ils rencontrèrent Rémi Mareuil. Sa famille possédait l'un des plus importants laboratoires pharmaceutiques d'Europe mais, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, le jeune homme était très simple et rien ne le différençait des autres étudiants, si ce n'était une nonchalance due, sans doute, au fait de ne pas avoir à se soucier de son avenir. C'était un artiste ou, du moins, se considérait-il comme tel. Il était certain de révolutionner la peinture dès que son talent serait reconnu, s'identifiant volontiers à tous les grands noms de l'art qui disparurent bien avant d'être célèbres. Mais lui, attendait confortablement un hypothétique succès, et loin de se désespérer, il était le premier à faire la fête, et il y entraînait généreusement le cercle de ses bons copains. A la fin de la première année, Rémi dut admettre qu'il ne pouvait poursuivre ses études de médecine, faute de motivation pour y consacrer l'énergie et la volonté nécessaires. Il entra donc à l'école des Beaux-Arts, mais demeura très intime avec Pierre et Marc.

C'était un soir d'automne de 1982. Les deux médecins venaient de prêter le serment d'Hippocrate. Rémi, que les Beaux-Arts avaient poliment dirigé vers la sortie, travaillait dans la galerie réputée d'un ami de son père. Il avait donné rendez-vous à ses deux copains à dix neuf heures à la fontaine qui orne la place Saint Jean, pour fêter leur brillant succès. Comme il était un peu en avance, le jeune homme laissa courir son regard sur le décor qui l'entourait ; il s'émerveilla de la beauté de la cathédrale, baignée de la lumière chaude et rasante des derniers feux du soleil. Il y entra même un instant pour admirer de l'intérieur la rosace centrale, et ses douze mètres de diamètre, qui, à cette heure, était fascinante. Abandonné à la paix mystique du lieu, Rémi donna libre cours à ses pensées ; c'est le goût amer qui lui vint lorsqu'il se pencha sur son adolescence qui le fit se ressaisir. Un coup d'œil à sa montre : il avait une demi-heure de retard !

Il retrouva Pierre et Marc qui commençaient à s'impatienter ; il prétendit avoir été retenu par un petit souci imprévu. Gaiement, les trois garçons s'engagèrent dans le réseau des traboules, sur la trace des garnements qu'ils étaient enfants, lorsque ces passages quasi secrets, vieux de trois siècles, étaient leur terrain de jeu favori. Aujourd'hui, jeunes adultes, la poésie de la cour de la maison des Chamariers, rue Saint Jean, où se rendait souvent madame de Sévigné, les faisait frissonner d'émotion ; rue de la Bombarde, la rénovation florentine de la maison des Avocats rendait à cette majestueuse façade à arcades toute son élégance d'autrefois.

Ils arrivèrent enfin chez la « *Mère Brazier* », l'un de restaurants les plus célèbres de la ville, où Rémi avait retenu une table. Cuisine lyonnaise raffinée, grands vins et vieux alcools avaient rendu les trois garçons euphoriques. En sortant de la boîte de nuit où ils avaient terminé la soirée, ils gesticulaient et riaient fort de ne plus se souvenir de l'endroit où était garée leur voiture. Ils la

découvrirent enfin, presque par hasard. Pierre s'installa au volant de sa *deux chevaux*, Marc à ses côtés et Rémi derrière.

- Ralentis, lui dit Marc, tu ne dois pas y voir mieux que moi..... et moi, mon vieux, je ne vois pas grand-chose, ajouta-t-il mort de rire

- Bah ! Tu penses ! A l'heure qu'il est, ils sont tous au pieu !

- Hé ! Tourne à droite, Pierrot ! s'écria soudain Rémi ... c'est là que j'habite ... tu ne t'en souviens plus ? T'es bourré, mon gars !

- Parce que toi tu ne l'es pas, peut-être ?

- Moi ? T'as pas idée de ma résistance ... ni de mon entraînement !

Pierre donna un coup de volant sec. La *deux chevaux*, obéissante, s'engouffra dans la rue à droite, la caisse écrasée à l'intérieur du virage et relevée avec indécence de l'autre côté. C'est alors qu'ils l'aperçurent : là, à vingt mètres devant eux, presque au milieu de la rue, qui s'affairait autour d'un scooter manifestement en panne. Il y eut un coup de freins brutal. La voiture se mit en travers et glissa longuement sur les pavés humides, puis ce fut le choc ; ni très violent, ni très bruyant. Le silence qui suivit fut lugubre. Dégrisés d'un seul coup, les trois hommes sortirent du véhicule. Devant eux gisait le corps d'une femme, inerte, à côté de sa machine couchée sur le côté, le tablier et le capot du moteur froissés. Marc se précipita et faillit tomber en butant contre le casque de la conductrice qui avait roulé sur la chaussée.

- Elle est vivante ... Appelle les secours, Pierre !

- Qu'est-ce qu'elle a exactement ?

- Apparemment rien de très grave ... Maintenant, il faut l'examiner consciencieusement ; il peut très bien y avoir des lésions internes ... Elle est jeune, très jeune ... Mademoiselle, répondez-moi, mademoiselle ... vous m'entendez ?

- Oui, répondit-elle faiblement

- Bon ! ça va aller !

Elle s'assit elle-même, et chercha à se relever. Ils l'aidèrent avec précaution ; elle leur sourit, et puis s'éroula dans leurs bras, inconsciente.

- Bon ! Elle n'est pas morte ! Constata Pierre, dans un souffle de soulagement ; elle est seulement évanouie à cause du choc. On va la réanimer et puis après on se tire ...

- Ça ne va pas ! On ne peut pas la laisser comme ça ; nous sommes médecins, tout de même ! ... Et puis la bagnole, c'est comme si tu laissais ta carte d'identité !

- Mais elle marche très bien ! Elle n'a presque rien !

- Ah ? Tu as déjà pensé à vérifier ?

- Il faut bien que quelqu'un ait du sang froid, ici !

- J'ignorais que le tien pouvait être glacé !

- C'est ça ! Persifle ! Tu ne te rends pas compte qu'un truc comme ça en tout début de carrière, et c'est foutu pour nous ! Tu

préfères tirer un trait sur toutes nos années de travail, nos projets, notre vie ... ?

- Et sa vie à elle ? Et puis quelqu'un nous a peut-être vus ?

- Tu vois une fenêtre allumée ? Quelqu'un s'est-il montré ?  
Non ; alors ?

- Pierre n'a pas tort, intervint Rémi ; vous avez gros à perdre !

- Oui ... mais ...

A cet instant, la jeune fille revint à elle.

- ça va, mademoiselle ? demanda Marc

- Oui ... je crois ... Merci

- Avez-vous mal quelque part ?

- Non

- Tu vois bien ! Appuya Pierre

Ils ont relevé son scooter ; debout, à côté, elle posa machinalement les mains sur le guidon. Tandis que Pierre effectuait une rapide marche arrière au volant de sa voiture, Marc aperçut à travers le pare-brise embué la silhouette de la jeune fille immobile, toujours accrochée à son engin. Rémi les avait quittés pour regagner son appartement.

Ils n'échangèrent pas une parole jusqu'à ce qu'ils furent arrivés devant le domicile de Marc qui descendit, toujours silencieux, et claqua la portière.

- Tu me remercieras plus tard ! lui lança Pierre

Marc disparut dans le couloir de l'immeuble sans se retourner. Le lendemain, ils se retrouvèrent, comme d'habitude, au petit bistrot où ils déjeunaient généralement.

- Salut, confrère ! l'accueillit Pierre

- Salut ! répondit Marc sèchement

- T'es toujours en boule ?

- Je me fais du souci, c'est tout !

- Mais enfin, tu l'as vue debout, comme moi : elle a dû rentrer chez elle et puis voilà !

- Je n'ai pas la conscience tranquille ! Je ne sais pas comment tu fais, toi !

- Je contemple la voie royale qui s'ouvre devant nous, et que nous allons suivre ensemble, parce que nous ne nous sommes pas laissés avoir par un petit accrochage de rien du tout !

- Tu as peut-être raison ...

- Ah ! Tu en conviens ?

- Mais rien n'est moins sûr ! Je n'ai pas osé lire le journal, ce matin, de crainte d'y apprendre une mauvaise nouvelle !

- S'il n'y a que ça qui te tracasse, je vais demander au patron qu'il me le prête ; on va en avoir le cœur net !

Ils recherchèrent avec une évidente fébrilité la page des faits divers. Rien ne les alarma.

- Tu vois bien ! dit Pierre sur un ton enjoué en passant son bras sur les épaules de son ami ; tu te fais des idées !

- C'est possible ! Mais, compte tenu de l'heure de l'accident, il était sans doute trop tard pour qu'on en parle dans le journal d'aujourd'hui ?

- Bon ! Je te promets d'acheter le journal demain et, comme il n'y aura rien non plus, je t'inviterai et nous déjeunerons au champagne ; d'accord ?

- Ça marche !

Lorsque Marc est arrivé au bistrot, le lendemain, il a blêmi en apercevant les mines dévastées de Pierre et de Rémi.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Interrogea-t-il, affolé ; j'avais raison, hein ?

Pour toute réponse, Rémi lui tendit le journal en lui désignant un petit article encadré, dans le bas de la cinquième page :

*« Scooter contre voiture : un mort*

*Hier matin, vers cinq heures trente, un scooter a été heurté par une voiture, si l'on en juge par les traces de peinture que porte le deux-roues sur la carrosserie arrière gauche. Sa conductrice, mademoiselle Yola Vinheiro, employée d'une entreprise de nettoyage, âgée de dix huit ans, est décédée dans l'ambulance qui la conduisait à l'hôpital. Le conducteur de la voiture a pris la fuite ; les services de police ont lancé un appel à témoin. »*